

Lembke constitue désormais l'ouvrage de référence sur ce monument. Mais, comme le sous-titre l'indique, il ne s'agit pas seulement d'une publication archéologique: l'auteur entreprend, à partir de l'exemple d'Amrit, une vaste enquête sur les modes d'acculturation et ne propose rien de moins qu'une synthèse sur l'identité culturelle phénicienne.

Les ambitions de l'auteur apparaissent dès l'introduction, où est mis en place un cadre méthodologique et conceptuel qui charpente, de manière souvent rigide, tout l'ouvrage. Les chapitres consacrés à la publication du monument et du mobilier sont, à bien des égards, exemplaires. Après l'historique des fouilles et des recherches (p. 11–18), l'étude architecturale (p. 19–32) envisage tous les aspects de l'édifice et l'on suivra volontiers l'auteur quand elle remet en question l'existence de deux tours d'angle du côté nord ainsi que celle des deux piliers libres, proposés dans la publication de 1985. La datation, à la fin du septième siècle, est elle aussi convaincante et il faut sans doute renoncer à considérer le sanctuaire d'Amrit comme un exemple d'architecture phénicienne de la période perse.

Le gros de l'ouvrage porte sur l'abondant matériel recueilli (uniquement les fragments sculptés en pierre et les figurines de terre cuite, le reste – céramique et petits objets – n'étant pas étudié). Il y a 552 numéros dans le catalogue qui clôt le texte: cela n'épuise pas l'ensemble des découvertes effectuées sur le site, mais montre l'immense travail accompli par l'auteur pour retrouver et cataloguer les fragments, dont un certain nombre d'oeuvres disparues. Outre dix terres cuites, seuls huit fragments, pour l'essentiel des pièces non figurées, sont en calcarénite locale, et quinze en marbre (p. 33–39). Le reste, de type chypriote, est fabriqué dans un calcaire dont l'analyse de Christos Xenophontos (annexe II, p. 218 s.) tend également à montrer l'origine chypriote. Le plus gros chapitre (p. 40–96) est donc consacré à l'étude, typologique et stylistique, des sculptures en calcaire. L'auteur renonce, avec raison, au système de datation défini par Einar Gjerstad (p. 41) et suit un découpage simple, en trois phases archaïques. La typologie proposée est souvent complexe, les catégories nombreuses et les recoupements entre séries ne manquent pas: sur un même schéma plastique, les sculpteurs chypriotes se sont plu à jouer de variantes qui rendent les classements difficiles, surtout quand il s'agit de fragments. Quelques interprétations suscitent des réserves: je vois mal comment la main qui apparaît sur le côté du fragment no. 187 (pl. 25 d) peut s'articuler avec ce qu'on voit de l'arrachement du bras et l'interprétation comme groupe, proposée par Dunand, continue à me paraître plus satisfaisante. L'auteur met bien en évidence l'existence de types locaux – le «Maître des animaux» tenant un oiseau au lieu d'un lion – et les rapprochements suggérés sont tous convaincants. Elle souligne ainsi avec raison le lien entre les sculptures de sa troisième phase archaïque et celles de Kition et d'Idalion: le cinquième siècle est le moment où le royaume de Kition entre, pour la première fois de façon

Katja Lembke, *Die Skulpturen aus dem Quellheiligtum von Amrit. Studie zur Akkulturation in Phönizien*. Damasener Forschungen, tome 12. Philipp von Zabern, Mayence 2004. xiv et 222 pages, 27 illustrations dans le texte, 64 planches.

Malgré sa découverte ancienne – le site est décrit dans des récits de voyageurs du dix-septième siècle –, le sanctuaire d'Amrit reste assez mal connu. Les fouilles et les pillages, qui se sont multipliés dès la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ont mis au jour des fragments de sculptures, très vite dispersés dans différentes collections. La plupart des trouvailles provient des travaux de Maurice Dunand, en 1926 (fouille d'une favissa), puis entre 1954 et 1959, avec l'aide de Nessib Saliby, trouvailles partiellement publiées dans deux articles et dans un volume de synthèse paru en 1985. Le livre de Katja

assurée, dans l'histoire, et où il connaît une phase d'expansion territoriale et d'accroissement de son influence, politique et culturelle, à Chypre. Les trouvailles d'Amrit montrent que son rayonnement allait bien au-delà des frontières de l'île. Le chapitre suivant, qui porte sur le culte (p. 97–109), s'intéresse aux seules conclusions qu'il est possible de tirer d'une documentation très lacunaire. Les deux dédicaces à Echmoun constituent, de fait, les seuls témoignages utilisables pour identifier la divinité – ou, du moins, l'une des divinités – à laquelle était consacré le lieu.

Le dernier chapitre (p. 110–143) ne se contente pas de replacer le sanctuaire d'Amrit dans son contexte, historique et culturel: le monument sert de prétexte ou, plutôt, d'illustration, à une synthèse sur la civilisation phénicienne. L'auteur, qui envisage en quelques pages les relations culturelles entre la Phénicie et les autres civilisations de Méditerranée orientale au premier millénaire, fait preuve d'une remarquable maîtrise d'une documentation dispersée et d'une évidente capacité à franchir les barrières des spécialités disciplinaires. Mais l'ambition même de son sujet entraîne des simplifications, des à-peu-près. La présentation de la situation historique de Chypre (notamment p. 125 s.) fourmille de ce que Franz Georg Maier nomme des «factoids» (*Journal Hellenic Stud.* 105, 1985, 32–39). Quelle source indique que les Phéniciens «jouaient un rôle important dans le transport du cuivre par mer»? C'est justement l'un des paradoxes des textes orientaux, notamment assyriens, qu'ils ne mentionnent jamais le cuivre lorsqu'ils traitent du tribut apporté par les rois chypriotes et levantins. Quelle est donc cette «koinè chypro-phénicienne» qui règne sur la côte sud de Chypre, à proximité de Kition, et touche notamment Salamine et Amathonte? Quelle est la relation logique entre la prise d'Idalion par Kition et le fait que le premier royaume s'était engagé du côté des insurgés lors de la révolte ionienne? Certaines interprétations sont, par ailleurs, discutables. Je pense notamment qu'il faut absolument distinguer deux lots différents parmi les sculptures chypriotes d'Amrit: la première série, la plus ancienne, entre dans la catégorie «chypro-ionienne»; la seconde pourrait s'appeler «kitienne», tant les liens entre les trouvailles d'Amrit et celles de la région de Kition sont étroits. La catégorie «chypro-ionienne» comprend, comme partout ailleurs, en particulier dans le monde grec, à la fois des œuvres de style «mixte» et des œuvres de type «purement» chypriote. L'auteur a donc raison de souligner qu'on ne peut pas faire l'économie de sculpteurs chypriotes (p. 129–137). Mais je doute qu'on puisse mettre en évidence des spécificités locales, preuve d'une adaptation des créateurs à la demande et donc de l'existence d'ateliers itinérants. L'argument, plusieurs fois présenté au cours de l'ouvrage, s'appuie sur deux torsos masculins, de même facture, peut-être de même main, l'un nu (no. 184 pl. 22; 23), l'autre vêtu d'un perizoma peint (no. 168 pl. 22 e). Ce serait la preuve que le type grec, nu, pouvait être modifié pour s'adapter au goût local (p. 136). Mais les deux types du kouros «chypro-

ionien», nu et vêtu, sont aussi attestés dans le monde grec: un «dompteur de lion» de Camiros porte un même perizoma peint, un «kilt» rouge selon la description de Frederick Norman Pryce (*Catalogue of Sculpture in the Department of Greek and Roman Antiquities of the British Museum* 11 [London 1928] no. B 335 pl. 36). Si donc l'existence de variantes locales est un argument fort pour suggérer la présence de sculpteurs chypriotes (kitiens?) à Amrit pour la série de la fin de l'archaïsme, il n'en est absolument pas de même pour la série ancienne, qui ne se distingue en rien des autres lots «chypro-ioniens».

Mais c'est surtout le cadre conceptuel défini et l'usage qui en est fait qui éprouvent, dans ce chapitre, leurs limites. Dès l'introduction (p. 1–10), l'auteur multiplie les références à l'archéologie post-coloniale et à l'anthropologie culturelle pour affirmer son affranchissement de l'hellénocentrisme. Pourtant, quelques lignes plus loin, l'art phénicien est naturellement hybride puisque le «peuple» phénicien est fait de marchands et de navigateurs (cliché répété p. 147). De même, parmi les cinq échelles définies dans les modes de réception des influences étrangères, le niveau le plus élevé, celui de la création, reste l'apanage des seuls Grecs (réitéré p. 146). En quoi les sarcophages anthropoïdes en marbre, les ivoires ou les coupes métalliques gravées tiennent-ils moins de la création que les kouros grecs? Le classement, qui offre toutes les garanties extérieures de l'objectivité descriptive, est en fait un jugement de valeur. Et c'est un jugement qui repose sur un corpus limité, en objets et dans le temps. De fait, seule la plastique est envisagée, laissant hors du champ de l'étude des pans entiers de la civilisation matérielle phénicienne, comme la céramique. Par ailleurs, la définition des aires d'influence ne prend pas en considération l'histoire. Or, si, par exemple, bon nombre de productions phéniciennes sont égyptisantes, elles le doivent moins à une influence directe de la vallée du Nil qu'au fait que les civilisations syro-palestiniennes du premier millénaire sont en grande partie les héritières, dans le répertoire du luxe, de la koinè culturelle qui caractérisait l'ensemble de la Méditerranée orientale au Bronze Récent.

Ces réserves touchent les marges de l'ouvrage et ne remettent nullement en question l'importance de la publication. Par sa qualité, le livre de Katja Lembke fait d'Amrit l'un des sanctuaires phéniciens les mieux étudiés. Il ne doit toutefois pas faire oublier qu'il s'agit d'un lieu de culte extra-urbain d'Arados et que les grands sanctuaires urbains de la Phénicie du premier millénaire restent encore totalement inconnus.

Lyon

Sabine Fourier